

3° DE LA MAISON NATALE AU MUSÉE

Maison de la Grande Rue (rue Ernest Renan).

Artère principale à l'époque pour atteindre le centre de la ville.

Maison typique d'Armateur de la fin du XVI^e siècle.

« Quand j'allais à Guingamp, la ville la plus laïque [...], j'aspirais à revenir à ma vieille ville sombre, écrasée par sa cathédrale mais où l'on sentait vivre une forte protestation contre tout ce qui est plat et banal. »

Ernest Renan

1623 reste une date approximative mais certainement très proche de la réalité. Malheureusement, il n'existe pas de document sur cette bâtisse. Seulement un constat de bornage et de reconstruction à neuf. Le premier nom apparaissant comme celui d'un occupant serait Monsieur Pierre Menguy de Saint-Drenou.

À la fin des années 1760 ou au tout début des années 1770, Allain Renan (1738/1818), grand-père d'Ernest, quitte le clan des Renan et les terres ancestrales du bord du Trieux pour tenter de faire fortune à Tréguier par la pêche et le commerce. Après son intégration à la bourgeoisie trécorroise, le 30 juillet 1771, il épouse Renée Marguerite Le Maistre, fille du négociant Charles Le Maistre et petite-fille du notaire et procureur fiscal de Tréguier Rolland Le Maistre.

C'est en 1780, devant Maître Le Bonniec/Bouec notaire de Tréguier que la transaction de la vente de la Maison de La Grande Rue se fait entre Madame Jeanne de Bothel Quintin (propriétaire) et Monsieur Allain/Alain Renan pour la somme de 2850 livres. Il s'agit d'une belle ascension sociale : par le travail, le couple acquiert une jolie fortune.

Tout en gardant son inscription à la Marine en tant que capitaine de barque, Allain ouvre au rez-de-chaussée de la maison une épicerie. La gestion est effectuée par Renée, son épouse. Elle lui donne deux enfants : Anne-Charlotte, née le 4 février 1773, qui décédera quelques mois plus tard, le 1er juin 1774, puis son fils unique Philibert François Renan, né le 07 avril 1774 (père d'Ernest Renan).

Après la mort prématurée de Renée en 1785 à l'âge de 47 ans, Allain épouse en secondes noces deux ans plus tard, Marie Le Saint, le 2 octobre 1787 à Coatréven, qui reprend jusqu'à sa mort en 1806 la gestion de la boutique. De cette union vont naître de nombreux enfants. Seuls deux parviendront à l'âge adulte, dont le fameux "Oncle Pierre", marin de formation qui finira sa vie comme mendiant (son histoire se retrouve dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*). Les commerces à terre et en mer se portent bien grâce à leur bonne gestion.

En 1807, à la suite d'un partage de communauté consenti par Allain et Philibert, ce dernier devient le propriétaire de la Maison de La Grande Rue. Après le mariage de son fils avec Magdeleine Féger, dite Manon, née à Lannion le 9 juin 1783, qui prenait rang parmi les beautés lannionaises, assez peu instruite mais bénéficiant d'un esprit vif et d'une bonne humeur naturelle (son ouverture d'esprit lui permettra aussi d'accepter et de comprendre la destinée du petit dernier, Ernest), Allain décide de

s'installer dans une autre de ses propriétés en bas de la rue des Bouchers (rue St André aujourd'hui) jusqu'à sa mort en 1818.

En 1809, naît le premier enfant du couple, Alain-Clair Renan.

La reprise et la gestion des commerces par le jeune couple, après le décès d'Allain, se compliquent et les premières dettes ne se font pas attendre. Dès 1811, pour tenter d'éponger certaines parmi les plus urgentes, ils signent une hypothèque afin d'obtenir des liquidités. Elle est décrite de la façon suivante:

"Maison, cour, jardin et dépendances donnant sur la Grande Rue"

Donnant du Levant (qui se lève) en partie sur la rue Stanco, en autre partie sur le jardin de:

Mme Le Borgne du Boisziou

Au midi sur le jardin de:

Mme Le Goff,

Mme Clément de Ris,

Sieur Le Saux Mesguen

puis sur l'hospice

Au Nord: sur la Grande Rue.

Durant cette même année, au milieu de ce chaos financier, la naissance du deuxième enfant Henriette met un peu de joie dans le foyer. Mais très vite, les liquidités apportées par l'hypothèque ne suffisent plus, les emprunts plombent les finances. Les prêteurs se font de plus en plus pressants. Pris à la gorge, le couple décide de vendre les biens de la rue Bouchers et de la rue Perdrix, ce qui réduit considérablement la dette et permet un léger répit.

En 1815, la chute de l'Empire entraîne avec elle un ralentissement important de l'activité économique et commerciale rendant les difficultés financières plus lourdes pour le couple Renan. Le capitaine Renan, pour réduire les dépenses, décide de reprendre à plein temps son métier de navigateur, ce qui lui permet d'éviter les intermédiaires et de réduire les charges. Il s'occupe lui-même de l'achat et du transport de marchandises qui remplissent l'étal du comptoir de la boutique de la Grande Rue.

Le 28 février 1823, dans l'arrière-boutique, le dernier enfant du couple pousse son premier cri, le petit Ernest arrive dans une période peu favorable à l'accueil d'un membre supplémentaire : « Quand tu vins au monde, nous étions si tristes que je te pris sur mes genoux et pleurais amèrement », pouvons-nous lire sur une des plaques dans la salle réservée à la vie de famille de Renan. Ces mots prononcés par Manon. Le capitaine, lui, accueille cet enfant avec plaisir : il sera son dernier rayon de soleil.

En effet, malgré tous les sacrifices, les dettes s'accumulent et les Renan ne voient plus d'issue. Cela explique peut-être la disparition en mer du capitaine Philibert le 28 juin 1828. L'hypothèse du suicide (« Ne pouvant subvenir aux besoins de sa famille, il aurait demandé à la mer de lui retirer tous ses soucis... ») plonge la famille dans un profond désarroi.

Après la découverte du corps du capitaine aux abords d'Erquy, un inventaire est ordonné du contenu de l'épicerie, puis du reste de la maison. Même le cheval entre dans cet inventaire. Il est vendu pour la somme de 90 francs.

Ces ventes ne rapportent que 1596 francs pour un passif de 22425 francs. On est loin, bien loin, du recouvrement de la dette. Pour faire face, Magdeleine décide de partager la maison en petits logements et chambres de bonne, afin de percevoir des loyers. Le rez-de-chaussée reste dédié au commerce ; un couloir mène directement au jardin. Un escalier de pierre dessert le premier étage dont deux grandes pièces avec des ouvertures sur la Grande Rue et deux plus petites avec des ouvertures sur le jardin. Un second escalier en bois mène sur le palier de l'étage supérieur qui conduit à un grand grenier, ainsi qu'à deux petites pièces.

Un dernier escalier de bois en colimaçon mène dans une surélévation perchée sous la toiture que l'on nomme une vigie. Elle offre une vue exceptionnelle et plongeante sur le port en contre-bas. Indispensable pour ces armateurs, cette petite tour permet de surveiller le mouvement des marées et l'animation du port, l'arrivée et le départ des bateaux. Plus tard, Ernest Renan en fera sa chambre d'étude, lieu de rêveries (la petite Noémi, peut-être son ange blond), d'évasions et de réflexions.

Contrairement à la façade donnant sur la rue, aucune transformation n'est opérée sur celle du jardin. De grandes fenêtres découpent cette façade de pierres simple et élégante, coiffée par la vigie habillée d'ardoises de schistes. La petite cour pavée mène à un jardin clos de hauts murs, agrémenté à l'époque de Renan d'un grand figuier et de peupliers.

Après la location de l'espace commerce au boulanger Le Bigot et une fois les locataires en place, Magdeleine-Manon décide de retourner vivre près de sa mère à Lannion jusqu'en 1832, date à laquelle Ernest découvre son lieu d'étude, le petit collège ecclésiastique de Tréguier. Manon rouvre alors son épicerie, qu'elle gère tant bien que mal. Ses petits plaisirs sont les réussites scolaires d'Ernest.

La vie s'écoule plutôt sans trop de difficultés pour Manon, les années dans les séminaires parisiens se déroulent comme elles se doivent avec leurs lots de joies de peines et de doutes pour notre cher Ernest. Les choix professionnels de ce dernier déclenchent le mécontentement des Trégorois et afin d'épargner sa mère, Renan lui fait quitter définitivement Tréguier en 1856. Elle s'installe donc avec son fils et sa belle-fille Cornélie Scheffer, nièce du peintre romantique Ary Scheffer à Sèvres. Le jeune couple s'est marié le 11 novembre 1856 à la chapelle Saint-Germain-des-Prés, après plusieurs rencontres au sein du salon d'Ary Scheffer.

Le commerce du rez-de-chaussée redevient une boulangerie et les pièces attenantes sont réservées à la boulangère Jeanne Le Filous.

Henriette meurt lors d'une mission archéologique au Liban gérée par Ernest. Celui-ci, après le rachat de la part d'Alain, son frère, devient le seul propriétaire de la maison de la Grande Rue avec un usufruit alloué à Manon (qui toutefois ne s'y rendra plus) jusqu'au décès de cette dernière en 1868. Sa maison natale étant louée, Renan opte pour la location d'une maison secondaire à Louannec, sur la route de Perros-Guirrec : "Rosmapamon", manoir visité lors du dîner celtique organisé en son honneur durant l'été de 1884 à Tréguier. Il s'y rendra tous les étés jusqu'à sa mort.

Après le décès d'Ernest en 1892, la maison revient de droit à sa fille Noémi Renan-Psichari. On pose sur la façade une plaque à la mémoire d'Ernest Renan, puis deux médaillons à la mémoire d'Ernest et Michel Psychari, petits-fils de Renan, fils de sa fille Noémi, tous deux morts durant la Première Guerre mondiale.

En 1920, Noémi crée un petit musée en l'honneur de son père dans trois pièces dont la chambre natale. Le bail de la boulangerie a toujours cours. L'accès du rez-de-chaussée reste privé.

Le four de la boulangerie provoque un incendie au sous-sol en 1923 ; heureusement, les dégâts sont superficiels.

En 1943, après le décès de Noémi, la Maison de la Grande Rue revient légalement aux deux filles de Noémi et petites-filles d'Ernest, Henriette Psichari-Revault-d'Allonne et Corrie Psichari-Siohan. Le bail de la boulangerie arrivé à son terme, les deux petites-filles installent le futur musée en continuité de celui que leur mère avait créé. Henriette conçoit plusieurs plaques explicatives sur la vie, les écrits et l'œuvre de son grand-père.

La maison est classée Monument historique en 1944, avant la donation au Ministère de l'Éducation par les deux petites-filles Henriette et Corrie en 1946.

En 1947, a lieu la réfection de la façade côté rue par les services des Monuments Historiques. Ils enlèvent l'enduit qui recouvrait les pans de bois (la date de la pose de l'enduit reste inconnue). Ils découvrent les feuillures (entailles formant un angle droit, pratiquées dans les pieds-droits et le linteau d'une ouverture) des anciennes fenêtres, qui sont reconstituées comme à l'origine. Le 20 juillet de cette même année, Tréguier assiste à l'inauguration solennelle de la maison natale, qui devient donc le Musée Ernest Renan. Cette inauguration est présidée par Édouard Herriot représentant l'Académie française, aux côtés de Marcel Cachin.

En 1992, la façade rue est totalement restaurée. De nouveaux pans de bois sont installés. Colorée d'un ocre rouge flamboyant, la maison est prête pour accueillir les célébrations du centenaire de la mort de l'Illustre de Tréguier.

Au rez-de-chaussée, l'espace d'accueil est aménagé dans l'ancienne épicerie, on y installe un comptoir de boulanger acheté dans une ancienne boulangerie de Paimpol, petit rappel des boulangeries qui se sont succédé dans cet espace durant plusieurs années.

Le jardin a fait l'objet d'une réhabilitation en 2010 avec la création d'un espace de déambulation autour d'un jardin central structuré par des haies de buis. Au fond, une estrade a été installée pour accueillir différentes animations. C'est un grand changement pour ce petit jardin de curé : adieu au petit banc d'Henriette.

Les pièces du premier étage retracent dans un premier temps la vie de famille de notre philosophe à travers les panneaux explicatifs déjà existants, tableaux et photographies. Les collections s'enrichissent d'année en année par des achats mais aussi par des dons privés. Ce qui a permis de reconstituer dans la bibliothèque le bureau du Collège de France, avec son meuble lyre, son petit guéridon, sa chauffeuse, plusieurs objets de décoration, l'épée et le gilet d'académicien... Les deux petites pièces sur la gauche et la droite accueillent des expositions temporaires.

La vigie, « chambre d'étude d'Ernest », retrace sa vie de séminariste.

Ce lieu, propriété de l'État, est géré depuis 2007 par le Centre des Monuments Nationaux. L'établissement a pour mission d'assurer, en qualité de maître d'ouvrage, la conservation, la restauration et l'entretien du monument. Sont aussi placées sous sa responsabilité la sécurité des collections et leur rénovation si besoin est.

En 2011, le musée a reçu le label « Maison des Illustres » remis par le Ministère de la Culture et de la Communication, qui récompense le travail effectué dans le musée afin de faire découvrir l'histoire et l'œuvre du personnage qu'il représente.

Sandrine Montreer (Comité Renan)

